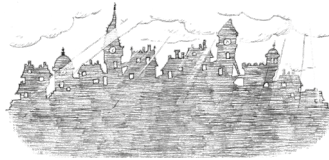


Une idée d'incandescence

NAËL LEGRAND



Illustré par Mistépxi



La diversité
dans la fiction

Pour ces gens qui ont été les bons
et m'ont placé mots et livres entre les mains.
Mes parents, bien entendu, mais aussi les autres.
Ces enseignant·e·s passionné·e·s,
ces bibliothécaires attentif·ve·s.
Ces ami·e·s dont on ne liste pas les noms,
de peur d'en oublier un·e.
Tous·tes ceux qui ont un jour dit
« Tiens, tu devrais lire ça... »
et qui avaient raison, ou tort.
À ceux qui ont relu ce texte avant les autres,
William et Wind. Pour leur soutien.
À ces camarades fugaces dans les gaz,
pour leur rage et leur énergie
– il n'y a qu'un pavé, mais il est pour vous.

Pour ce qu'il nous reste d'un auteur et de son chapeau
– des notes de bas de page, mais pas seulement.
Pour sa vision de l'humanité, et de la fantasy.
Pour sa sagesse pétillante.

Merci à l'équipe d'YBY, pour sa confiance et sa patience,
ses multiples relectures et son aide précieuse.

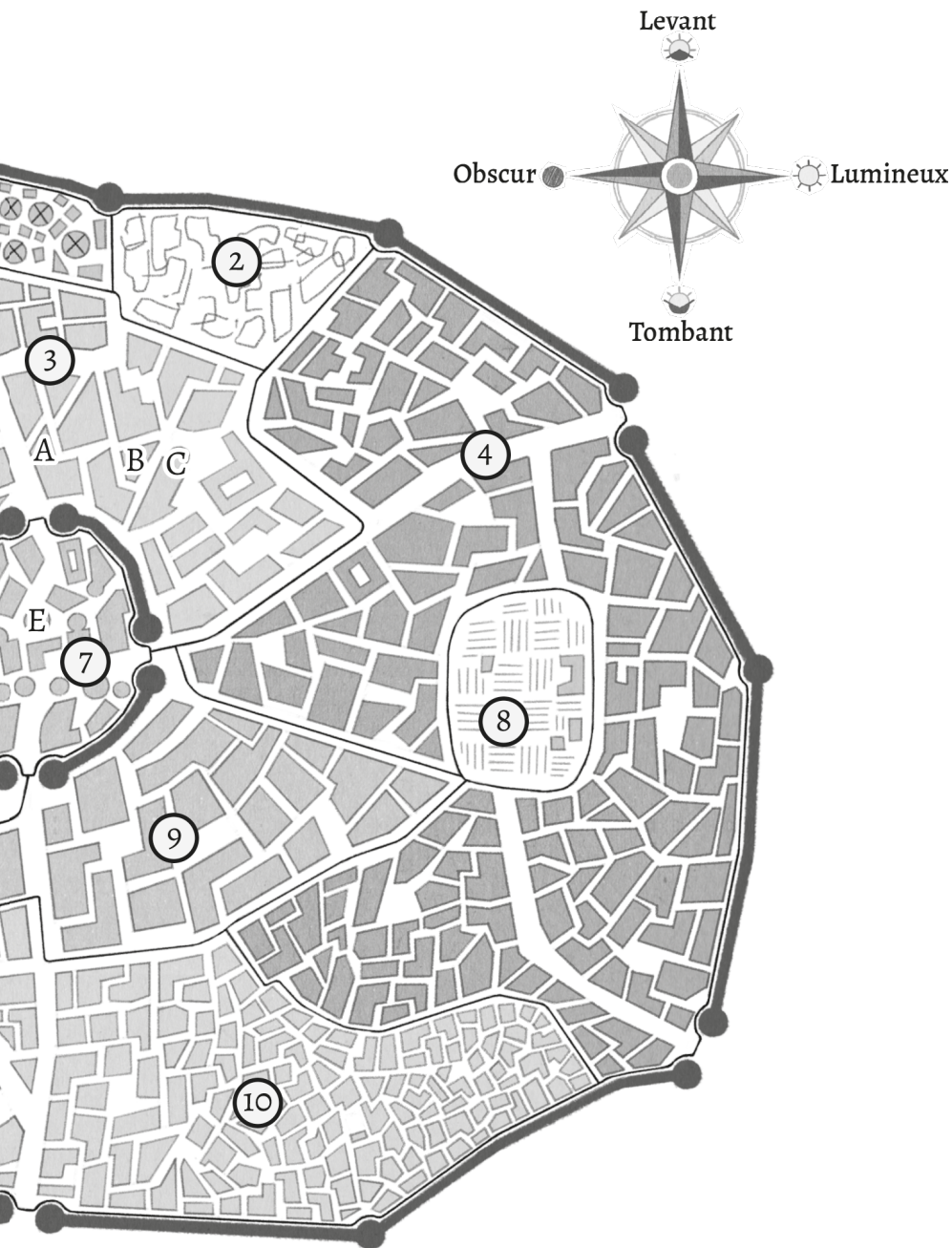
Enfin et toujours,
à une certaine idée de la férocité.

PLAN DE LA VILLE DE DRAK



LES QUARTIERS

- | | | |
|-----------------------|------------------------|----------------|
| 1. Puypleu | 5. Les quartiers Noirs | 7. Les Brumes |
| 2. Les Cent-Surprises | 6. Loc-Suif | 8. Les Vignes |
| 3. Les Échanges | a. Maison-Vide | 9. Les Temples |
| 4. Pléance | b. Orme | 10. Fondplaine |
| | c. Montclos | |



LES PRINCIPAUX LIEUX D'INTÉRÊT

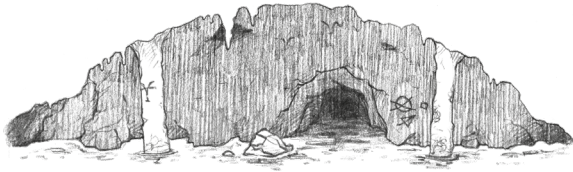
- A. La Mégisserie
- B. La Panthère Rose
- C. La tour des Plaisirs

- D. Milice drakéenne
- E. La tour du Pouvoir

AVERTISSEMENT RELATIF AU CONTENU

Cette œuvre comporte des contenus ou passages pouvant heurter la sensibilité du public.

- Principaux : consommation d'alcool.
- Ponctuels : agression, alcoolisme, dépression, maltraitance sur êtres sentients, proxénétisme, relation toxique, scènes de sexe, sexe sans protection, trafic d'humains, violence physique et verbale.
- Mentions : drogue, meurtre, passage à tabac.



Recette pour un monde bancal

Prenez le premier univers disponible, choisissez-en un recoin isolé et désert, et remettez-le entre les mains d'une entité créatrice de mauvais goût. Donnez à cette dernière carte blanche et beaucoup trop de gingembre. Admirez le résultat.



Prologue

Les premiers imposteurs

Arawin n'était pas une planète bien lotie. De forme oblongue et accompagnée de deux lunes à l'orbite paresseuse, elle n'était guère plus que l'équivalent stellaire d'un graffiti grossier. Un panthéon hétéroclite de divinités mal lunées avait vaguement pour tâche de surveiller les êtres qui peuplaient ce monde, pour le plus grand déplaisir des concernés.

Une planète aux prémices de si mauvais augure aurait pu périlcliter en l'espace de quelques siècles, mais les créatures vivant à sa surface s'étaient révélées tenaces. Une espèce de bipèdes, en particulier, semblait se démener pour assurer sa propre survie tout autant que précipiter sa ruine.

De leur côté, les dieux s'amusaient.

À des lieues de toute considération métaphysique, Gabriel Merlange se frotta les tempes en bâillant. Sa dernière nuit de boisson avait laissé des traces dans son organisme. Des traces aussi durables qu'un coup de gourdin entre les deux yeux. Il aurait dû rentrer chez lui et dormir.

Mais il ne le pouvait pas, bien entendu. Drak l'attendait, comme une ogresse tyrannique, une bête dévorante, une

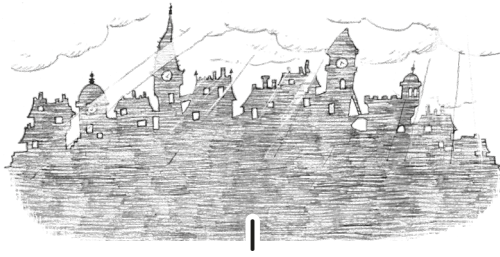
maîtresse à jamais insatisfaite. Quoiqu'il en pensât, il savait que la cité des Tours était tout autant son fardeau que son royaume – vaste et pesante, démesurée et maudite. Il la haïssait aussi bien qu'il l'adorait.

Le capitaine Merlange accomplissait généralement son métier avec une certaine désinvolture, jamais complètement investi dans sa besogne, esquivant toujours le fond du problème. Il faisait pourtant de son mieux, mais il n'y croyait pas, voilà tout. À la tête de la milice de Drak depuis un an déjà, il avait eu le loisir de se rendre compte de la futilité de sa tâche. Essayer de faire régner la loi dans un tel endroit n'avait que peu de sens, et ils étaient trop peu nombreux à s'atteler à l'ouvrage.

Gabriel s'étira et se releva en grognant. Dans un angle de son bureau, un petit meuble supportait un miroir de cuivre dépoli, une cuvette et un pichet. Il s'en approcha d'un pas incertain et adressa une grimace à son reflet. L'être qui lui faisait face avait le profil triste de celui qui est déjà mort une fois, là-bas, en terre inconnue, pour une guerre qui n'était celle de personne, et qui sait qu'il mourra à nouveau, autant de fois que ses semblables le lui ordonneront. Son regard délavé erra un moment de plus sur son visage maigre, rongé par une barbe de trois jours, la joue marquée de cinq cicatrices pâles. Au fond de lui-même, Merlange n'ignorait pas qu'il s'était plus d'une fois montré à la hauteur de sa mission, non pas à la manière d'un héros, mais comme un homme sincère dans ses convictions et armé d'une bonne épée. Pourtant, confronté à sa propre image, il ne parvenait pas à dépasser l'apparence, tenace, de son corps en bout de course. Seul l'insigne de la milice, à sa poitrine, le rassurait

sur son rôle. Car ce n'était bel et bien qu'un rôle, après tout. Un masque, porté à la vue de tous sur la vaste scène de l'existence pour dissimuler l'arnaque abjecte qu'il représentait.

Il se redressa et passa rapidement les doigts dans ses cheveux. Il lui suffisait d'*avoir l'air* important et sûr de lui. Mentir au reste du monde était bien plus facile que se duper soi-même. Il gonfla un peu la poitrine et, pour faire bonne mesure, rajusta son armure de cuir. Il avait une recrue à traumatiser, après tout.



Recrutement et premières armes

Le capitaine Merlange dévisagea longuement la nouvelle venue avant de prononcer le moindre mot. La recrue soutint son regard avec un calme surprenant. À première vue, on lui donnait volontiers vingt ans, mais la dureté de ses yeux et son visage en lame de couteau troublaient cette estimation. Elle gardait ses cheveux sombres attachés comme on écartait un accessoire superflu de son champ de vision, ce qui lui conférait une allure martiale que le capitaine n'avait pu s'empêcher d'apprécier. La milice manquait de main-d'œuvre, il ne pouvait donc pas se montrer trop difficile, mais il était toujours rassurant de savoir qu'il avait affaire à quelqu'un qui prenait le métier au sérieux.

— Bon, fit-il enfin. Comment tu...

— Absinthe Cattel, capitaine. Vingt-quatre ans.

Elle parlait avec une voix dynamique, lâchant ses syllabes comme des traits d'arbalète. Merlange se sentait trop fatigué pour l'affronter sur ce terrain. Bien trop fatigué... Il avait passé l'âge de mener ses conversations à la manière de charges de cavalerie.

Il plissa les paupières. La jeune femme avait le teint mat des Eoluis, mais elle n'en avait pas l'allure gracieuse ni les

yeux clairs. Elle venait sans doute d'une contrée située en dehors des plaines de Hautesherbres, un endroit au climat plus clément ou bien une plaque tournante du commerce par bateau, plus propice au métissage. Il haussa les épaules. Cela ne changeait pas grand-chose : quelles que fussent ses origines, un peu de sang neuf ne pouvait qu'être bienvenu.

Sa curiosité le poussa tout de même à demander – il aimait savoir qui était sous ses ordres :

– Et d'où tu viens ?

– Avant ou après Drak ?

Trop de répartition, trop de vitesse pour un matin. Il s'autorisa une pause avant de répondre :

– Avant.

– J'ai déserté l'armée morantienne.

Gabriel Merlange assimila l'information de son mieux. Enfin un milicien – *une milicienne*, se corrigea-t-il – qui savait se servir d'une épée ! Il faillit en oublier son attitude sévère. Morant n'était qu'une des nombreuses provinces qui formaient l'Union des royaumes côtiers, située bien plus loin au levant*, mais ses légions avaient tout de même

* Sur Arawin, les deux lunes servaient de référentiel aux points cardinaux : levant et tombant, par rapport à leur rotation ; lumineux et obscur, selon que l'on s'en éloignait ou rapprochait. Ce système avait le net avantage d'éviter les fameux « mais si, à droite de la forêt », « à gauche sur la carte, quoi » et autres « par là » imprécis qui égarèrent les voyageurs peu méfiants. Des problèmes persistaient néanmoins : dès que le ciel était nuageux, se repérer devenait quasi impossible – la plupart des gens ayant déjà abandonné après avoir retourné trois fois leur carte entre leurs mains. L'unique astuce restante était la position de la mousse sur les arbres, ce qui n'avait que peu de sens sur une planète où une espèce végétale sur neuf était migratrice.

une réputation correcte. On entendait dire que les soldats morantiens pillaient moins souvent les cadavres que la moyenne des soudards, et c'était déjà beaucoup.

— Je savais pas qu'il y avait des femmes, dans l'armée de Morant.

— Oh, eux non plus.

Gabriel s'autorisa un rictus amusé.

— Et qu'est-ce qui t'a poussée à t'enrôler, alors ?

Elle eut un délicieux haussement d'épaules.

— Prestige de l'uniforme. Au départ, je pensais que c'était bon pour séduire les filles de la campagne. J'ai découvert que c'était plus compliqué, alors je suis partie. Ce n'était pas si difficile : une armée dans laquelle il suffit de se couper les cheveux pour être un homme ne retient pas bien les visages de ses déserteurs. Notre grande passoire nationale, en quelque sorte.

— Et après ?

— Je suis arrivée à Drak. J'ai laissé repousser mes cheveux, et j'ai trouvé un emploi au Fringant, le bordel de M^{me} Gwendoline.

Merlange, qui pensait avoir eu son lot de surprises, fronça les sourcils, intrigué.

— Oh, pas comme Travailleuse, hein. Ils ont besoin de gros bras pour protéger les filles de certains clients embarrassants. J'avais l'avantage d'être un peu moins encombrante que la moyenne des brutes qu'on prend en général à ce poste et de m'essuyer les pieds en rentrant dans une maison. Figurez-vous que c'était beaucoup mieux pour séduire.

– Et donc, vous avez engagé cette... Absinthe Cattel sans lui demander de gage de ses qualifications ?

– Oh, non, monseigneur. Je l’ai regardée pendant au moins une minute avec un air sombre, pour voir si elle craquait. Elle a tenu, alors je l’ai embauchée.

– Je ne pense pas que ce soit un critère suffisant, capitaine.

Merlange réprima un sourire. Le seigneur Amfer était sans nul doute un homme brillant, un dirigeant tyrannique et un despote parfait pour s’occuper de la ville de Drak, mais il pouvait parfois faire preuve d’une mauvaise foi affligeante.

– Je recrute, monseigneur. Vous m’avez nommé à ce poste pour cela. Nous n’avons pas assez de miliciens, j’accepte toutes les bonnes volontés pourvues d’un minimum de compétences et de tous leurs membres.

– Sauf que dans le cas présent, capitaine, il s’agit d’une...

Gabriel se contenta de pousser un léger soupir, à peine audible. Il n’avait guère besoin de plus : Amfer s’interrompit aussitôt.

– Ne vous rendez pas pire que vous ne l’êtes, monseigneur. Cattel est bien plus expérimentée que la moyenne de mes recrues. Nous sommes en sous-effectif dans tous les quartiers, vous ne pouvez légitimement pas refuser.

Geoffroy Amfer releva le nez du dossier qu’il examinait. Le dirigeant drakéen était un grand homme maigre au profil d’oiseau de proie et au regard bleu glacial. Il paralysait ses interlocuteurs rien qu’en les observant – tout du moins, quand le capitaine Merlange ne comptait pas au nombre de ceux-ci. Le chef de la milice était une insolence salubre, un

élément joyeusement perturbateur qui venait volontiers rappeler à Amfer que la loi pouvait parfois contraindre même les tyrans.

— Vous savez bien que je ne peux pas réellement refuser que vous enrôliez qui que ce soit, capitaine...

— Mais vous pouvez diminuer notre budget. Ou nos salaires. Ou reprendre le bâtiment, conclut Gabriel, tout en sachant bien que personne ne voulait de cette tour délabrée qui les hébergeait.

— J'ai tout intérêt au bon fonctionnement des forces de l'ordre drakéennes, soyez-en certain. Pour revenir à Absinthe Cattel, j'espère que vous ne l'embauchez pas juste parce qu'elle a été soldate comme vous. Ce serait une mauvaise raison.

— Oui, monseigneur.

Amfer soupira. Il attendit plusieurs minutes, dévisageant Gabriel Merlange avec intensité. Ce dernier soutint son regard en silence. Voyant qu'il ne prononçait plus un mot, le dirigeant poursuivit :

— Et le reste des affaires courantes, capitaine ?

Merlange joignit les mains derrière son dos et prit un air pensif.

— Voyons voir... La guilde des Voleurs a déjà dû se plaindre auprès de vous concernant notre coup d'éclat dans les Échanges, il y a trois jours ; vous savez très bien que cette affaire de détournements de trottoirs piétine depuis que mon principal informateur a mangé un pavé, il y a cinq mois ; et nous continuons notre travail dans les quartiers Noirs sans trop y mettre les pieds. Hormis cela... rien de spécial, monseigneur.

Amfer observa le capitaine un long moment, comme pour soupeser la valeur de ses paroles. Le sourire obéissant de Gabriel Merlange ne semblait rien cacher de plus que son habituel cynisme. Le dirigeant replaça pensivement une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Pas de problème avec les mages ?

— Oh, non, monseigneur.

— J’ai pourtant reçu ce matin même une plainte de l’archimage...

— Laissez-moi deviner. Monsieur Corm était furieux que j’aie mis en cause sa parole concernant la combustion spontanée d’un de vos percepteurs ?

— Vous l’avez emmené au poste, et il y a passé la nuit.

— Mais imaginez seulement qu’il ait subi un sort identique ! s’exclama Gabriel, une main sur le cœur. Je l’ai fait surveiller quinze heures d’affilée par l’un de mes hommes, armé d’un seau d’eau, pour éviter qu’un incident aussi malheureux se reproduise.

Geoffroy Amfer ne s’autorisa pas même un sourire, mais pour qui était habitué à scruter son visage, un éclat amusé se discernait dans la couleur froide de son iris.

— Il me semble que le seau a servi.

— Ténor a cru apercevoir de la fumée, monseigneur. C’est un brave garçon, il est simplement un peu trop zélé. Il ne faut pas lui en vouloir, conclut Merlange avec un petit soupir fataliste.

— Bien, vous répondrez donc de ses actes. L’archimage demande des excuses publiques. Ce serait probablement une bonne idée que vous vous fendiez d’une lettre. Je m’occuperai de l’aspect fiscal, cela devrait calmer les choses.

La mâchoire du capitaine se crispa.

— On parle d'un meurtre, monseigneur.

— Non, capitaine, nous parlons de l'intérêt de la cité. Le pouvoir municipal doit rester en bons termes avec les principaux détenteurs de pouvoirs thaumaturgiques des environs.

Merlange rajusta vaguement les pans de sa chemise en soutenant le regard d'Amfer. Il prit une profonde inspiration et compta jusqu'à quatre dans sa tête. D'ordinaire, il n'hésitait pas avant de s'emporter contre le tyran, mais il voulait – au moins une fois – essayer de faire les choses autrement.

— Drak ne dépend pas des mages. Et pas de vous non plus, d'ailleurs. En réalité, Drak ne dépend qu'à peine de ses habitants. C'est le problème, avec une ville, monseigneur. On dirige les gens. Pas la pierre et le bois, les tuiles et les gouttières. Pas les rats. Pas la crasse. Vous pourriez mourir, je pourrais mourir, tout le monde pourrait mourir du jour au lendemain... la ville serait toujours là.

Il s'appuya sur le bureau pour se pencher par-dessus, éprouvant un malin plaisir à semer la pagaille parmi les papiers qui en encombraient la surface. Puis il reprit, imperturbable :

— Parce que, quoi que vous en pensiez... la ville, ce n'est pas un lieu habité par des individus. C'est un tas de cailloux liés entre eux par du mortier et une histoire sanglante. C'est ça, le plus important. La ville est un monstre créé par les gens, mais qui continue de vivre sans eux. Alors, on s'en fout de l'archimage. Sauf votre respect. Monseigneur.

Le dirigeant eut l'air déconcerté un court instant. Il reprit bien vite une attitude sévère pour remettre de l'ordre dans ses dossiers. Pendant plusieurs minutes, les seuls bruits qui

se firent entendre furent le froissement du parchemin et le frottement du papier sur le bois. Le capitaine se recula d'un mouvement rapide quand Amfer se saisit d'un coupe-papier.

Enfin, seulement après avoir rangé à nouveau ses plumes par ordre de taille, le seigneur Amfer daigna répondre :

— Et pourtant, capitaine... pourtant, vous faites de votre mieux, chaque jour qui passe, pour protéger tous ces gens qui ne comptent pas.

Gabriel ouvrit la bouche pour riposter, mais pas un son n'en sortit. Il chercha une phrase incisive, une pique juste et cinglante, une explication pertinente – et ne trouva en son esprit qu'un bouillonnement de frustration. Amfer jouait distraitement avec un encrier vide. Il leva les yeux et haussa un sourcil, comme surpris de découvrir quelqu'un dans son bureau.

— Vous pouvez disposer, capitaine. Et faites-le rapidement, vous m'agacez.

Munie de son contrat de travail*, Absinthe parvint sans peine à louer une chambre étroite dans une pension du quartier de Loc-Suif. Le petit immeuble aux murs noircis se

*L'usage des contrats de travail n'était pas monnaie courante à Drak, mais le cas précis de la milice avait instauré un précédent. Les miliciens signaient un morceau de parchemin sur lequel ils s'engageaient à se présenter au poste quand on le leur demandait, à respecter la loi et à la faire respecter, ainsi qu'à s'exposer aux sanctions adéquates s'ils venaient à manquer à leurs obligations sans raison recevable. Le contrat ne précisait pas les sanctions. Le capitaine Merlange avait découvert qu'il était bien plus efficace de s'en remettre à l'imagination des gens.

composait d'un étage aux trois pièces exigües et d'un rez-de-chaussée où se situait l'appartement des propriétaires. Juste à gauche de l'entrée se tenait une cuisine encombrée dans laquelle le repas était servi une fois par jour, à 19 heures précises, car la logeuse, M^{me} Heibun, aimait à se coucher tôt.

La chambre n'était guère plus vaste que celle qu'elle occupait jusqu'alors, mais la jeune femme savait s'en contenter. Elle avait ressenti le besoin de marquer ce nouveau tournant de son existence : à nouvel emploi, nouveau logis. Et, il fallait l'admettre, elle en avait assez de la soupe au chou de son précédent bailleur.

Elle déposa ses quelques affaires dans le coffre prévu à cet effet. Il constituait, avec un sommier grinçant et une chaise bancale, l'unique mobilier de la pièce. La lumière du jour traversait les carreaux crasseux pour venir souligner les irrégularités du plancher. La vue avait quelque chose de déprimant – une sorte de dégradé morne de façades grisâtres –, alors Absinthe s'éroula sur le lit et ferma les paupières. Sa nouvelle vie pouvait attendre une petite sieste.

Après s'être endormie au beau milieu de la journée, la jeune femme s'était réveillée à la tombée de la nuit, et n'avait rien eu de mieux à faire que prendre un rapide repas dans sa pension – la conversation avec M^{me} Heibun s'était révélée aussi plate que prévue – et se mettre en route vers la rue des Nielles, où siégeait la milice drakéenne.

De nuit, la ville se parait des couleurs orangées des lampes à huile et des torches. Les fenêtres changeaient de sens : ayant éclairé les foyers de la lumière d'Argor tout le jour durant, elles offraient désormais aux passants les feux de leurs logis, devenant tout autant d'ouvertures sur l'existence

de dizaines d'inconnus, entraperçus et tout aussi vite oubliés. Drak fourmillait d'activité, comme si la nuit n'était qu'une journée de plus, à peine plus sombre et malfamée. Trax, la lune rouge, surplombait la cité des Tours, ce vaste et complexe ensemble de bâtiments hétéroclites dans lequel une population empressée faisait de son mieux pour rester discrète.

Ancienne capitale d'un royaume disparu après une obscure histoire de crise de foie, Drak était désormais une cité-État indépendante, peuplée d'un bon million d'âmes, vivant essentiellement de son commerce extérieur et de l'extorsion de fonds. Malgré les efforts répétés du seigneur Amfer, Drak conservait, dans l'ensemble des Terres du Centre, la réputation tenace d'être la capitale du crime organisé. Que cela fût vrai n'empêchait d'ailleurs aucunement les Drakéens de défendre bec et ongles l'honneur de leur ville.

L'hégémonie des trois guildes majeures – les Voleurs, les Mendiants et les Assassins – permettait aux dirigeants successifs de savoir vers qui se tourner si les délits atteignaient des proportions embarrassantes. Le fonctionnement était assez simple : chaque corporation drakéenne encadrait une profession précise et tenait sous son contrôle tous ceux qui la pratiquaient. Concernant les activités criminelles, la surveillance était encore plus stricte, afin de respecter des paliers fixés annuellement en toute transparence, et un solide système d'assurances venait compléter les revenus des guildes. Les indépendants étaient traqués et effrayés, voire éliminés, dans le cas des récidivistes les plus tenaces.

Le seigneur Amfer négociait au plus près avec les guildemestres et n'hésitait pas à légiférer de manière à restreindre leur champ d'action dans certains domaines. Il s'était ainsi

intégralement réapproprié la perception des taxes – tâche longtemps prise en charge par les Voleurs –, mettant ainsi fin à deux bons siècles de détournement d’argent et allégeant considérablement les impôts payés par les citoyens. Ses mesures lui valaient plus souvent qu’à son tour la haine des guildes et de leurs représentants, mais rien ne rivalisait avec celle qu’attirait à elle la milice drakéenne. Faire respecter la loi dans un lieu où celle-ci tolérait le vol et l’homicide rémunérés, pourvu qu’ils fussent pratiqués par un professionnel patenté, pouvait perturber même les policiers les plus obéissants. Il fallait ajouter à cela la manière dont le capitaine Merlange – en guerre ouverte contre les guildes, l’injustice, les créatures aux pulsions meurtrières, le pouvoir municipal et tout ce qui le mettait de mauvaise humeur le matin – dirigeait ses troupes, dans des excès de zèle qui contribuaient grandement à la dangerosité du statut de garde drakéen.

Perdue dans ses pensées, Absinthe releva la tête pour découvrir qu’elle était déjà arrivée devant le siège de la milice. Le bâtiment prenait la forme d’une tour – une construction assez banale, à Drak –, mais sa position au croisement de deux courants d’énergie magique en faisait un lieu hautement instable, de son paillason guidé par des instincts prédateurs à sa plomberie littéralement fuyante.

La jeune femme parvint sans peine devant la porte de l’édifice, qui n’essaya pas de se dérober, repoussa de son mieux l’attaque de l’essuie-pied et entra. L’endroit était beaucoup plus calme que lors de sa première venue. Un grand homme brun, l’air concentré, passait en revue les armes laissées sur les râteliers tout en marmonnant des paroles incompréhensibles. Elle se racla la gorge. Il sursauta

et pivota pour lui faire face en un mouvement si complexe qu'elle crut qu'il allait tomber – une sorte de pirouette disgracieuse qui tira une grimace involontaire à Absinthe. On aurait dit que le milicien cherchait à se faire un croc-en-jambe à lui-même.

– Bonsoir, je ne vous avais pas entendue arriver. Vous êtes... Cattel, c'est ça ? Le capitaine m'a parlé de vous. Venez, je vais vous remettre votre équipement règlementaire. Je ne vous attendais pas avant demain. Les patrouilles nocturnes sont déjà parties – enfin, sauf celle qui va aux Cent-Surprises, mais ça, c'est parce que la précédente n'est pas encore revenue.

– Vous avez un guide, quand vous patrouillez là-bas ?

– Souvent, oui... et on évite les dalles blanches.

Tout en parlant, il la dirigea vers la remise, dans laquelle était entreposé l'attirail vétuste de la milice. Il la scruta de la tête aux pieds.

– Les bottes ne sont pas fournies. En revanche, voici votre casque et votre armure, ainsi qu'une matraque et une épée. Vous voudrez sans doute l'aiguiser.

Elle enfila sa tenue en silence. Le couvre-chef restait plus ou moins sur son crâne sans trop obstruer sa vue ; le plastron était malcommode et trop grand, mais ce n'était pas pire qu'à l'armée. Elle connaissait bien ce genre de ridicule, elle savait l'apprivoiser.

– On est obligé de porter la cuirasse ?

Le milicien haussa les épaules.

– Certains ont des dérogations... Cela dit, je crois que le capitaine en a marre. Ça ne protège pas bien des carreaux d'arbalète, je vous l'accorde, mais c'est pas si mal quand on

nous jette des pierres dessus. On n'a pas le budget pour ça, donc vous allez devoir utiliser une partie de votre première semaine de paie pour la faire ajuster par un forgeron. Par contre, il y a un truc sur lequel on ne plaisante pas, ici, c'est la matraque.

Absinthe fit de son mieux pour que son visage n'exprimât rien de plus qu'une attention sérieuse.

— La matraque ?

— Autant que possible, on évite de dégainer notre épée. À vrai dire, le capitaine nous l'a même interdit. Il dit que c'est plus pour faire peur qu'autre chose et que, de toute façon, les matraques sont des armes beaucoup plus simples à manier et donc beaucoup plus dangereuses. Ça laisse moins de traces, vous voyez. On tue moins sans faire exprès, aussi. Et on se blesse pas soi-même – je crois que c'est ça qui a convaincu le capitaine.

Elle acquiesça en achevant de boucler sa cuirasse.

— Je peux faire quelque chose, maintenant que je suis complètement équipée ?

Le grand milicien esquissa une moue embarrassée.

— Vu que les nocturnes sont déjà parties, je sais pas trop. Il vaut mieux que vous restiez là, on n'est jamais beaucoup au poste, la nuit, et il y a souvent des urgences. Enfin, parfois...

Il marqua une pause, les yeux dans le vague. Une demi-douzaine d'expressions défila sur son visage tandis qu'il se perdait dans un souvenir, l'air comiquement sérieux. Il reprit :

— C'est rarement très grave, remarquez. La vieille M^{me} Maltus, qui habite juste en face, vient dès qu'elle s'ennuie, c'est un peu gênant... En plus, je crois qu'elle a un

faible pour Clem... Enfin, je m'é gare. Vous voulez une bière et du pain, peut-être ? Oh, je m'appelle Goderic, au fait.

La conversation, une fois prise en charge par Goderic et ses manières embarrassées, se déroula sans interruption pendant une bonne partie de la nuit. Absinthe se sentit très vite à l'aise. Son collègue se révéla être quelqu'un d'assez simple, droit et fier de son métier, vouant une admiration sans bornes au capitaine Merlange. Les deux hommes étaient les seuls miliciens encore en poste à avoir exercé au sein des forces de l'ordre drakéennes avant que le seigneur Amfer ne se fût emparé du pouvoir. À cette époque, pourtant à peine un an plus tôt, la loi de Drak était vaguement appliquée par une poignée de bras cassés moribonds et inefficaces. Puis Merlange et Amfer avaient fait leur apparition sur le devant de la scène, à une semaine d'intervalle l'un de l'autre – un duo étrange et improbable qui faisait néanmoins ses preuves. Sous la direction de Gabriel Merlange, la milice avait repris du poil de la bête et réglé des affaires de la plus haute importance, tout en perdant encore en popularité auprès des citoyens. L'efficacité croissante des forces de l'ordre inquiétait les corporations drakéennes, mais le dirigeant assurait pour le moment ressources et protection à Merlange et ses troupes. L'étrange jeu de pouvoir entre les deux hommes ne passait pas inaperçu, conduisant bien souvent le capitaine à protester face à un texte de loi qu'il jugeait immoral ou mal conçu, mais cette rivalité permanente s'accompagnait d'une évidente estime – et d'un certain plaisir à s'allier contre leurs ennemis communs, les chefs de guildes.

Goderic et Absinthe parlèrent ensuite de leurs expériences respectives et de leurs problèmes quotidiens.

Absinthe finit par se sentir suffisamment à l'aise pour sortir de quoi fumer. Goderic fronça tout d'abord les sourcils face à sa pipe de bois sculpté, mais elle inventa rapidement le décès d'un grand-père auquel elle tenait beaucoup, et il hocha la tête avec compassion. Elle s'en voulut de son mensonge, mais elle ne pouvait se résoudre à lui expliquer qu'elle pensait que cela la rendait plus séduisante.

— Je n'ai jamais eu beaucoup de chance avec les femmes, lâcha Goderic au détour d'une anecdote de jeunesse.

— Moi non plus, répondit-elle par automatisme.

Elle se figea en réalisant ce qu'elle venait d'admettre à demi-mot. Face au capitaine, elle l'avait jouée au culot, comptant sur son rythme et sa gouaille pour éviter réactions et commentaires. Ce genre de coup, toutefois, ne passait que si l'on y mettait les formes. Absinthe releva lentement la tête pour croiser le regard de Goderic. Il lui adressa une grimace sincère et encourageante.

— Vraiment, avec de beaux cheveux comme ça ?

La jeune femme laissa échapper un soupir discret. Elle avait longtemps craint que l'ouverture d'esprit qu'elle discernait dans cette ville fût le résultat trompeur de sa carrière dans les maisons closes drakéennes. Trouver une attitude bienveillante dans le milieu strict et masculin de la milice la rassurait, même si son entretien avec le capitaine avait déjà pu lui apporter quelque espoir. Elle s'ébroua et adressa un grand sourire à son interlocuteur.

— Il faut croire que les cheveux ne font pas tout ! Bon, à vrai dire, tout s'est un peu amélioré quand je les ai laissés repousser, en arrivant à Drak... Je vous ai parlé de ma carrière chez M^{me} Gwendoline ?

À suivre...